THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1251

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Le
Rentier
Offert vendu ou échangé
par Ballement
an 7.

THEATRE

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, EGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE RENTIER,

OPERA.

LE
RENTIER;

OPÉRA-VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR LE C. BELLEMENT.

Prix 1 franc 50 Centimes.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A REIMS,

Chez { LEQUEUX, Imprimeur-Libraire, rue Bourg-Denis, N.° 103.
DOYEN, Libraire, sous les Loges de la Coutûre.

AN VII.

NOMS DES PERSONNAGES.

D'HERCOURT, Rentier ruiné.
LUCILE, sa fille.
CORSANGE, Incroyable, amant de Lucile, et neveu de D'hercourt.
ROBINSON, ci-devant Perruquier.
ROBIN, son fils, personnage niais.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une chambre pauvrement meublée, un coffre au fond.

LE RENTIER.

Au lever de la toile, Lucile seule est occupée à broder au métier.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE.

Encore un quart d'heure et mon ouvrage sera fini, les yeux m'en font mal; depuis cinq heures du matin je n'ai pas quitté l'éguille; mais cette broderie achevée, je vais prendre un peu de repos.

Air : *O toi qui n'eut jamais du naître!*

Aux heureux jours de mon enfance,
Je ne prévoyois pas mes maux.
Qui m'eut dit que mon existance,
Dut dépendre de mes travaux.
Mais de mon père,
Dans la misère,
Si je puis calmer la douleur:
C'est de ma gêne,
Et de ma peine,
Que naitra pour moi le bonheur. (bis.)

Quel changement dans notre état! Deux mille écus de rente que mon père possédoit autrefois, le mettoit à même de jouir d'un sort heureux; mais maintenant, miserable auprès de son bien, simple locataire dans la maison qui lui appartenoit, languissant auprès du fruit de trente années de travaux, deux cent mille livres que l'on nous força d'accepter en remboursement auront à peine suffit à la dépense d'une année: cruelle réflexion! Toute âme honnête doit chérir son pays sans doute? Mais qui qui pourroit m'empecher de détester les scélérats qui causèrent notre ruine?

Air : *Ah j'en rends grace à la nature.*

De notre ancien gouvernement,
Les abus ont du disparoître.

Mais pourquoi donc en ce moment ?
En voit-on de plus grands renaitre.
Je n'ai jamais formé de vœux
Contraires à notre politique :
Mais si mon père n'est heureux,
Pourrai-je aimer la République.

Je ne prononcerai jamais,
Sur un parti, plus que sur l'autre.
Je voudrois celui de la paix,
Mais helas ! Ce n'est pas le nôtre,
Pour elle se forme des vœux,
Voilá qu'elle ma est politique.
Ah ! Si mon père étoit heureux,
Je chérirois la République.

Je m'attriste et c'est du courage dont j'ai besoin ; penser toujours au mal ne sert à rien : il s'agit maintenant de le réparer ; travaillons y. Si mon Cousin venoit ce matin, je serois plus contente, sa gaité me console quelquefois, c'est un si bon enfant ! Il distrait mon père de ses chagrins : quand il vient chez nous il semble que le malheur s'en éloigne pour quelques instants ; mais mon père tarde bien à rentrer, voilà mon ouvrage fini ; j'entends du bruit, c'est peut-être lui.

SCÈNE II.

LUCILE, ROBINSON, ROBIN.

ROBINSON, *à la porte.*

Peut-on entrer, Citoyenne ?

LUCILE, *à part.*

Encore un scelerat !

ROBINSON.

Bonjour, ma voisine.

LUCILE.

Bonjour, Monsieur.

ROBINSON.

Le Citoyen votre père, n'est pas ici ?

LUCILE.

Il rentrera dans l'instant, Monsieur.

ROBINSON.

Nous allons l'attendre. (*à son fils qui est resté à la porte.*) Viens donc mon garçon. Citoyenne, voilà le Citoyen mon fils, que je vous présente.

LUCILE.

Monsieur.

ROBIN.

Oui, Mameselle, je suis le fils de mon père, à vous servir si j'en étois capable.

LUCILE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

ROBIN.

Pour honnête c'est vrai, Mameselle, je le suis; mais y faut ca à un jeune homme, parce que, voyez-vous en société ous que l'on se trouve, avec d'ça, on passe par-tout.

ROBINSON.

En fait d'éducation, Citoyenne, il ne me reprochera jamais que j'ai été un père marâtre, il n'y a rien que je ne lui aie accordé; Lariquemétique, le Violon, le Rudiment, à écrire en gros et en fin: avec ça qu'il est patriote jusqu'au fond de l'ame; j'espere bien qu'aux élections prochaines, il sera nommé quelque chose.

ROBIN.

Ça se pourroit bien, ah! la liberté, la liberté, comme j'aime ça; tenez, Mameselle, la Nation et mon cœur, ça ne fait qu'un. Dame c'est que dans la classe d'où ce que je sors; j'en ai mis beaucoup à la hauteur.

LUCILE, *avec mépris.*

Monsieur, je n'entends pas ce langage là.

ROBIN.

Oh! J'vois ce que c'est, Mameselle n'est pas au courant de la révolution; je vais vous mettre au fait de ce que je viens de dire: écoutez ce que je recommandois à mes Camarades de classe.

AIR : *Un ancien proverbe nous dit.*

Observez tout ce qu'on fera,
Rapportez tout ce qu'on dira,
Devant le plus fort sachez feindre.
Du plus foible faites vous craindre.
N'écoutez jamais la douleur
V'là c'que c'est que d'être à la hauteur.

J'en ai mis plusieurs de mon goût,
Aussi nous étions craints par-tout.
Y n'falloit pas qu'on nous risonne,
Nous n'savions respecter personne,
Et nous inspirions la terreur,
V'là ce que c'est que d'être à la hauteur.

LUCILE.

Vous avez un bien joli caractère.

ROBIN.

Pas vrai, Mameselle, mon père, touchez lui donc un mot d'not affaire.

ROBINSON.

Tout à l'heure, . . . ah ça. . . . Citoyenne, puisque le Citoyen v'ot père n'est pas ici, et que le Citoyen mon fils que v'là, me charge de parler pour lui, il faut que je vous fasse part de ses intentions et des miennes. De trois fils que j'avois, je n'ai plus que celui là qui me reste, l'un est mort à la suite d'une peur, j'ai perdu l'autre y'a trois mois, le lendemain d'un grand repas, par une digestion qui n'a pas voulu se faire. Je voyois avec regret la famille des Robinson prête à s'éteindre; mais mon fils et moi nous avons jetté nos vues sur vous pour la relever; je venois à cet effet présenter le Citoyen v'ot père, ainsi que vous Citoyenne et si nos intentions ne sont point licentieuses: une partie du bien que j'ai gagné dans le commerce du broquentage sera la dot de mon fils, et la preuve du désir que j'ai de vous voir mutuellement heureux tous les deux ensemble.

ROBIN.

Ah papa, que c'est bien parler, Mameselle vous accommodez-vous de ça?

LUCILE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette proposition.

ROBINSSON.

Eh! bien, qu'est ce que vous en pensez, Citoyenne?

ROBIN.

Un moment, cher père; est-ce qu'on peut répondre à une demande pareille sans réflexion.

LUCILE.

Messieurs, mon sort dépend entièrement de mon père.

ROBIN.

C'est juste, on est pas papa pour rien: il faut suivre la règle de l'usage et se conformer zaux loix.

ROBINSSON.

Ainsi, Citoyenne, je poserai la question tantôt à ce sujet; le Citoyen votre père n'en sera sans doute pas fâché; j'étois son locataire y'a un an, à présent, il est le mien, puisque j'ai acheté sa maison, il est bien juste qu'elle m'appartienne, eh! ben c'est égal, je ne regarderai pas à un sacrifice; si cela s'arrange, je vous laisserai la jouissance du cinquième en totalité.

ROBIN.

C'est une bien belle chose, que le cinquième étage, les mansardes et le grenier, ça fait bien du logement et puis l'bon air et le grand jour pour vous, Mameselle qu'aimez à broder, vous voyez que ce n'est pas l'intérêt qui guide n'ot famille. Je m'en vais faire une tournée au Palais national, parce qu'il faut qu'un jeune homme se donne le genre, et je reviendrai tantôt sur la brune savoir la décision du résultat de votre réponse: ben le bonjour, Mameselle.

ROBINSSON.

Au revoir, Ciroyenne. (*ils sortent.*)

SCÈNE III.

LUCILE, *seule.*

En vérité, Monsieur Robinsson notre propriétaire, me prépare un heureux sort en me destinant son fils pour époux; quel Être vil! Il sera, je crois, bientôt aussi méchant que son

père, il y a deux ans que l'un et l'autre rampoient, sous le joug de la servitude, enrichis des dépouilles d'autrui, nourris de sang humain, ces monstres osent encore lever la tête et étaler insolemment un luxe qui insulte au sort des malheux qu'ils ont faits.

AIR : *Félicité passée.*

Ah! sur notre Patrie,
Français, versons des larmes
L'affreuse tyrannie
A causé ses malheurs;
Félicité passée
Ne peux-tu revenir?
Cruelle destinée,
Nous avons du bonheur
Perdu le souvenir!

Vous qui tenez les renes
Et le sort des états
Ah! finissez nos peines
Frappez les scélérats;
Félicité passée
Tu ne peut revenir,
Que quand notre pensée
Pourra de leurs forfaits
Bannir le souvenir.

Pour le coup, je ne me trompe pas, voici mon père.

SCÈNE IV.

LUCILE, D'HERCOURT.

D'HERCOURT.

Bon jour, ma Lucile.

LUCILE.

Vous avez été bien long-temps dehors, mon père.

D'HERCOURT.

Tu sais, ma chere enfant que j'étois sorti dans l'intention d'emprunter de l'argent à quelques uns de mes amis, mais je viens d'apprendre à les connoître.

AIR : *Du Vaudeville de Loiserolle.*

Mon enfant, je les ai vus tous,
Sensibles à ma misere,

» Nous éprouvons ainsi que vous
» La rareté du numéraire. »
Voilà ce qu'ils m'ont dit vraiment.
Par ce trait qui les deshonore
Je vois que si, rare est l'argent
Les amis le sont plus encore. } bis.

LUCILE.

Comment pas un d'eux n'a pu vous obliger.

D'HERCOURT.

Non, mon enfant, pas même ceux à qui j'ai rendu des services autrefois; je suis tourmenté par un Créancier avide à qui je dois douze cents livres j'ai eu beau lui représenter ma triste situation, le remboursement injuste de mes rentes, rien n'a pu l'attendrir; il m'a menacé de faire saisir le peu de meubles qui nous reste; si je ne lui donne pas aujourd'hui même, sans autre délai, la moitié de la somme que je lui dois.

LUCILE

Quoi! six cents livres!

D'HERCOURT.

Autant,

LUCILE.

Je vais reporter l'ouvrage que je viens de finir; mais cela ne nous rapportera pas la somme dont nous avons besoin.

D'HERCOURT.

Vas toujours, ma Lucile, pendant ton absence, je vais réfléchir à quelques moyens.

LUCILE.

J'y vais mon père. (*elle fait une fausse sortie.*) à propos, j'oubliois de vous dire que ce misérable Robinsson, l'acquéreur de votre maison, vient de sortir d'ici; il m'a présenté son fils qui en peu de mots m'a prouvé qu'il possédoit le même caractère que son père, aussi scélérat l'un que l'autre. Il venoit vous demander ma main pour lui; son dessein m'a fait frémir; mais il doit vous parler, et je me suis tranquilliser, mon père est bon, il ne voudra pas me sacrifier.

D'HERCOURT.

Te sacrifier! ton père se sacrifieroit plutôt lui même;

d'ailleurs, voudrai-je détruire ton bonheur, perdre ma réputation en unissant le crime à la vertu : tu ne le crois pas; des décrets injustes ont bien pu m'arracher ma fortune; mais aucune puissance ne m'enlevera l'estime et le cœur de ma Lucile.

LUCILE.

Mon père!

D'HERCOURT.

Va, mon enfant, va, malgre ses tems d'orage, et de calamité, ton père ne négligera rien pour assurer ton bonheur. (*Lucile baise les mains de son père, prend son ouvrage et sort.*)

SCÈNE V.

D'HERCOURT, *seul.*

COMBIEN je remercie le ciel, dans mon malheur, de m'avoir conservé cet enfant, sa tendresse me feroit oublier mes maux, si je ne les lui voyois partager; mais comment sortir de l'embarras ou je me trouve, six cents livres, d'ici à ce soir, à peine si tout ce que je possede pourroit les former. Mon Créancier peut justement exiger en numéraire la remise de douze cents livres qu'il déposa chez moi dans des tems plus heureux, et moi qui fit à mon pays, le prêt de toute ma fortune, il me force d'accepter en remboursement une monnoie factice, auprès de laqu'elle je ne puis que pleurer et mourir.

AIR : *Pauvre Jacques.*

Pauvre Rentier, autre fois plus heureux,
Tu faisois du bien à ton frère,
Mais à présent plus que lui malheureux
Tu manque de tout sur la terre. (bis.)

O mon pays, je respecte tes loix,
Mais pourquoi suis-je leur victime?
Sur notre cœur, tu conserve tes droits!
Et cependant tu nous opprimes.

Pauvre Rentier, autre fois plus heureux,
Tu faisois du bien à ton frère,
Mais à présent plus que lui malheureux,
Tu manques de tout sur la terre. [bis.]

Tout a son terme, dit-on, quand viendra celui de notre malheur?

SCÈNE VI.

D'HERCOURT, CORSANGE.

CORSANGE.

En vérité, c'est incroyable! Bon jour, mon cher Oncle, ma parole d'honneur, je n'en reviendrai pas.

D'HECOURT.

A te voilà, Corsange!

CORSANGE.

L'état de votre santé, je vous prie?

D'HERCOURT.

Assez bonne, mais qu'as-tu donc tant à rire?

CORSANGE.

Et qui ne riroit pas mon cher Oncle : je viens de ma Section, nos élections vont à merveille ; nous avons senti la nécessité de nommer d'honnêtes gens, et nous y avons réussi; mais ce qu'il y a de plus plaisant. c'est que quelquesuns de ces Messieurs à bonnets rouges, ont voulu entraver nos opérations: ils savent pourtant bien que la parole leur est interdite.

AIR : *De la Forêt noire.*

Si quelquesuns de ces Coquins.
Conservent l'existance.
Au moins ôtons leur les moyens
De reparoitre en France.
Dieu tout puissant, de tant de crimes, de forfaits,
Préserve le peuple Français,
Nous en sommes sortis, si vous voulez m'en croire
N'entrons plus [bis) dans la forêt noire.

D'HERCOURT.

Prends y garde, Corsange, tu te feras un jour de mauvaises affaires.

CORSANGE.

Pas possible, en vérité, pas possible, nous leur avons ôté les moyens de se venger sourdement, et pour se venger à force ouverte, il leur faudroit du courage, et je vous donne ma parole d'honneur qu'ils n'en ont pas : mais laissons ces malheureux et leur impuissance, et parlons d'autres choses, comment se porte ma charmante cousine?

D'HERCOURT.

Fort bien, mon ami.

CORSANGE.

Ah! tant mieux, sa santé m'est plus précieuse que la mienne; et vos affaires comment vont-elles?

D'HERCOURT.

Peut-tu le demander, ne suis-je pas rentier.

CORSANGE.

C'est-à-dire, fort à plaindre; c'est incroyable! on vivoit autrefois de ses rentes, maintenant on en meurt, et votre Créancier?

D'HERCOURT.

Mon Créancier me tourmente plus que jamais, il exige de moi six cents livres aujourd'hui même, et me menace de faire saisir mes meubles demain si je ne le satisfais pas.

CORSANGE.

Faire saisir vos meubles! ah mon oncle, voilà une nouvelle qui m'ôte toute ma gaieté, et vous ne pouvez pas en réunissant toutes vos ressources.

D'HERCOURT.

Mes ressources! je vais te les faire connoître, tu vas juger de leur valeur : aide-moi à porter ce coffre.
(*Ils vont prendre le coffre qui est au fond du théâtre.*

CORSANGE

Vous moquez-vous, mon oncle? il est léger comme une plume.

D'HERCOURT.

Ne t'étonnes pas de sa légéreté, c'est ma fortune que ce

coffre renferme. (*Il ouvre le coffre et en tire de gros paquets d'assignats.*)

AIR : *Autant en emporte le vent.*

Tu vois ce papier sans valeur,
Inventé pour notre malheur.
D'un bien acquis avec honneur
Dans mon sort funeste,
C'est ce qui me reste.

CORSANGE.

Cette ressource là vraiment,
Autant en emporte le vent.

Mon cher oncle, ce n'est pas là le coffre à trois clefs.

D'HERCOURT.

AIR : *La Comédie est un miroir.*

Depuis long-temps ne voit-on pas,
S'en que le crime s'en étonne :
Au milieu de ses assignats
Le Rentier demander l'aumône.
Près de la fortune en ce jour,
L'Intrigant paroit être en grace.

CORSANGE.

Il est vrai, mais aussi

Que la roue fasse un demi tour,
Et vous reprendrez votre place.

Ah ! ca mon oncle j'étois venu pour vous parler de quelque chose d'intéressant ; mais je vois que j'ai mal pris mon tems.

D'HERCOURT.

Que voulois-tu me dire ?

CORSANGE.

Que je m'ennuie d'être garçon, que ma Cousine est charmante, que je l'adore et que mon bonheur dépend de vous.

D'HERCOURT.

Voilà une déclaration bien leste, mon ami.

CORSANGE.

Quand on a de bonnes intentions, les détours sont inu-

tiles; je veux faire son bonheur, le vôtre et le mien, vous ne pouvez pas vou y opposer.

D'HERCOURT.

Son bonheur, le mien, mais qu'elles sont tes ressources, à toi?

CORSANGE.

Mes ressources, elles ne sont pas bien grandes, à la vérité; mon père en mourant avoit dessein de me faire du bien; mais on lui a tout pris, ce n'est pas sa faute, mes espérances sont dans mon travail, mon éducation m'a fait chérir les lettres, et je m'y donnerai, un mot peut arranger tout cela, ma cousine deviendroit ma compagne; vous sériez alors mon oncle, mon père, mon ami, je me rappelerai que je me suis chargé de votre bonheur, et ma plume conduite par cette idée enfantera des prodiges.

D'HERCOURT.

Quelle tête exaltée, mais dis-moi, Corsange, ma fille est-elle de moitié dans tout ce que tu me dis?

CORSANGE.

Mon oncle, décemment, je ne peux pas me flatter d'être adoré, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ma cousine m'aime beaucoup.

D'HERCOURT.

Sur quoi fondes tu cela?

CORSANGE.

AIR: *Enfant chéri des Dames.*

Avec un peu d'adresse
On devine aisément
Si c'est de la tendresse
Qu'on inspire en aimant;
Oui.
L'on devine aisément
Si c'est de la tendresse
Qu'on inspire en aimant. bis

Près de ma charmante cousine,
D'amour, j'ai parlé quelquefois:
Mais sa candeur, sa tournûre enfantine,
A mon cœur impose des lois.

Elle

Elle eut recours au badinage ;
Sitôt qu'elle baissoit les yeux,
Je remarquois sur son visage
Un trouble qui m'instruisoit mieux ; } bis.
Une ame simple encore
D'un détour qu'elle ignore
Ne peut user pour cacher son amour.
Avec un peu d'adresse
On devine etc.

Cette union si chère
Embellira vos jours
Et vous serez mon père
L'appui de nos amours, } bis.
Cet ardeur qui m'enflâme
Et qui me fait la loi
LUCILE dans son ame
L'éprouve ainsi que moi,
Je n'en puis douter sur ma foi,
Avec un peu d'adresse
On devine etc.

D'HERCOURT.

Ecoute, Corsanges, je veux le bonheur de ma fille ; si elle t'aime, je ne contraindrai pas son inclination ; mais tu vois quel est mon sort, avant que je puisse me livrer à la joie que me causeroit cet hymen, laisse-moi sortir de l'embarras où je suis.

CORSANGE

C'est assez juste, mon oncle, je partage votre situation, et je vous promets de ne plus parler de mon amour, que vous ne jouissiez d'un peu de tranquillité.

D'HERCOURT.

J'y compte : aussi-bien un peu de retard dans ton bonheur ne peut que te devenir très-avantageux ; tu réfléchiras au nouvel état que tu vas embrasser et tu te déferas sans doute de cette légereté qui t'a fait donner le surnom d'incroyable.

CORSANGE.

Ah ! mon cher oncle, vous me piquez ! savez-vous que je suis glorieux de ce titre dont vous voulez que je me défasse. Il en est beaucoup qui ne méritent pas ce nom auquel la méchanceté voulu d'abord attacher un ridicule.

Air : *Je ne vois que des gens grossiers.*

Dans un temps de perversité,

Où la vertu n'est que chimère.
Le plus croyable, en vérité,
C'est le plus méchant caractère.
Malgré cet exemple d'horreur,
Soyez juste, soyez affable
Suivez les sentiers de l'honneur,
Et vous serez un incroyable.

D'HERCOURT.

Sous ce rapport, je t'estime.

CORSANGE.

Et vous le devez. (*On appelle dans l'intérieur, M. D'hercourt, descendez.*)

D'HERCOURT.

On m'appelle, reste un moment ici, je vais voir ce que c'est.

CORSANGE.

Allez, mon oncle, je vais attendre, si mon aimable cousine vient, je lui tiendrai compagnie.

D'HERCOURT.

Je ne serai pas long-temps. (*il sort.*)

SCÈNE VII.

CORSANGE, *seul.*

AH! parbleu, mon cher oncle, je vais me venger de votre petite remontrance. J'ai fort à propos reçu cent louis que j'attendois depuis long-temps; et qu'un Incroyable de mes amis vient enfin de me rendre; profitons de son absence: plaçons-les dans le coffre aux inutilités; mon travail m'en donnera d'autres; enveloppons-les dans un papier, deux mots d'écrit qu'il y verra, lui feront connoître l'homme qu'il a voulu corriger. (*Il écrit quelques mots sur un papier dont il envelope sa bourse qu'il place avec précipitation dans le coffre aux assignats.*) en disant:

Beaucoup nous critiquent,
Très peu nous imitent.

Refermons, j'entends du bruit, échappons-nous d'ici le

plutôt possible, pour n'être pas témoin de l'ouverture du coffre.

SCÈNE VIII.

CORSANGE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! c'est vous; mon cousin.

CORSANGE.

Oui, ma charmante cousine, j'attendois votre arrivée avec impatience.

LUCILE.

Et moi, je vous vois toujours avec plaisir.

CORSANGE.

Voilà un compliment qui m'ordonne de baiser mille fois votre main.

LUCILE

Modérez votre transport.

CORSANGE.

Vous le pardonneriez, si vous en connoissiez la cause. Avez-vous rencontré votre père ?

LUCILE.

Il est chez notre hôte, il va remonter tout à l'heure.

CORSANGE.

Mon adorable Lucile, je lui ai fait l'aveu de mon amour, je lui ai demandé votre main, il m'a promis de ne pas gêner votre inclination; il a voulu savoir si vous m'aimiez, j'ai osé dire que oui, me punirez-vous de ma témérité?

LUCILE.

Je vous punirois, ... si j'en avois le courage.

CORSANGE.

Ah! cousine adorable!

LUCILE.

Mais, mon cher Corsange, vous connoissez notre situation, l'embarras où mon père se trouve.

CORSANGE.

Son malheur va peut-être bientôt finir ; mais, pardon, ma chere Lucile : si je vous quitte, je ne puis rester ici plus long-temps, je reviendrai dans peu rassurer votre père, il va trouver un adoucissement à ses malheurs, adieu, Lucile.

(*il sort.*)

SCÈNE IX.

LUCILE, *seule.*

UN adoucissement à ses malheurs, que veut-il dire ! ô mon père cesserois-tu de souffrir ! combien ta fille seroit heureuse ! mais le voici.

SCÈNE X.

LUCILE, D'HERCOURT, ROBINSON, ROBIN.

ROBINSON, *à D'hercourt.*

OUI, Citoyen, je conçois qu'il seroit bien désagréable de voir les huissiers dans ma maison, et pour éviter ste visite domiciliaire, je veux vous obliger ; l'reste de vos assignats, je les prendrai tous à quatre sols les mille francs, les mandats à douze sols du cent. V'là mon fils qui a de belles connoissances au palais de l'égalité, qui pourra placer ça tout d'suite.

ROBIN.

Oh ! mon dieu, c'est laffaire d'une demi-heure pour avoir votre argent, mon cher père m'avoit prévenu ce matin qu'il vouloit vous rendre ce service là, j'ai donné tout de suite rendez-vous à deux Négotiants en papier, qui doivent se trouver au casse-cou du péron : c'est le rendez-vous commun des gens de notre classe.

ROBINSON.

C'est que mon fils entend déja l'commerce comme s'il étoit né la dedans.

ROBIN.

Ah! c'est vrai que je serois un trésor pour un ménage. Je suis au cours de toutes les marchandises, et si le *maximum* vouloit revenir je ferois de bien belles espéculations.

D'HERCOURT.

Il est vrai que vous paroissez avoir de charmantes dispositions.

ROBIN.

Comment donc, monsieur, c'est que moi et mon père nous avons tant d'intelli ence, qu'on nous cite quand on nous voit passer: on dit comme ca, v'là le père Robinson et son fils Robin, on m'ap elle Robin tout court, pour ne pas nous confondre, et pour me distinguer d'avec mon papa, on m'a retranché le son.

LUCILE.

C'est une injustice, on auroit du vous le laisser.

ROBIN.

Vous êtes ben honnête, mais qu'est ce que ca fait, mameselle? que mon nom soit un peu plus long, un peu plus court, je n'en suis pas moins de la famille de mon père.

D'HERCOURT, *à part.*

Débarrassons-nous de ces misérables. (*haut.*) Monsieur Robinson, terminons, s'il vous plait.

ROBINSON.

Voyons, Citoyen, donnez.

D'HERCOURT.

(*Ouvrant le coffre et en retirant le paquet d'assignats.*
Tenez, comptez.
A l'instant où Robinson prend le paquet des mains de D'hercourt, la bourse qui etoit dessus, tombe à terre, D'hercourt s'en saisit.)
Que vois-je! d'où peut venir cet argent?

(*Il développe la bourse, et lit ce qui étoit écrit sur le papier.*)

» Prenez, vous comblerez mes vœux,
» Il vient d'un ami véritable.
» Faire du bien aux malheureux,
» C'est le bonheur d'un Incroyable. »

Je n'en puis douter, cet argent vient de Corsange.

LUCILE, *avec étonnement.*

De mon Cousin!

ROBIN.

V'là un Cousin bien généreux.

D'HERCOURT.

Lui seul connoissoit ma situation, je l'ai plaisanté sur sa légereté et voilà comme il se venge, où le trouver maintenant pour lui témoigner ma reconnoissance, vous voyez Monsieur Robinson, vos services me sont inutiles, quant à la proposition que vous m'avez faite pour ma fille, je ne l'eusse jamais acceptée, nos caractères ne se conviennent pas; mon enfant sera la récompense d'une bonne action, et ni vous ni votre fils n'êtes capables d'en faire aucune.

ROBINSON.

Pourquoi donc ça, Citoyen.

D'HECOURT.

Epargnez-moi de plus longs détails qui ne vous feroient pas lionneur.

(*Corsange frèdonne dans l'escalier.*)

LUCILE.

Mon père, on monte l'escalier en chantant, c'est mon cousin!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CORSANGE.

LUCILE.

C'est lui!

D'HERCOURT, *l'embrassant.*

Mon cher ami!

CORSANGE.

Mon cher oncle! (*il apperçoit Robinson. à D'hercourt.*) Que faites-vous ici de ce coquin?

ROBINSSON.

Qu'appellez-vous, Citoyen?

ROBIN, *à Corsange.*

Pas d'sottises, Monsieur, savez-vous bien que ce coquin là est mon père? et que je ne souffrirai pas. . . . . .

CORSANGE.

Ah! vous ne souffrirez pas? tenez sans mon oncle et ma cousine que je respecte infiniment, je vous ferois répéter la contredanse que vous avez si bien appris hier à la Section.

D'HERCOURT.

Modere toi, Corsange.

CORSANGE.

Ces deux malheureux étoit du nombre de ceux qui ont voulu reprendre la parole.

ROBINSON.

Monsieur, expliquez-vous?

CORSANGE.

Point d'explication, sortez d'ici, scélérats!

ROBIN.

On vous en donnera des scélérats d'not façon, Monsieur, vous êtes bienheureux que je n'aime pas à me battre; mais si jamais l'envie m'en prend, j'irai vous retrouver, entendez-vous? sortons mon père. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII. et dernière.

CORSANGE, D'HERCOURT, LUCILE.

CORSANGE.

Ne nous occupons plus d'eux, en cessant de les craindre, accablons-les de mépris.

D'HERCOURT.

Mon cher Corsange, comment payer ce service?

CORSANGE.

Rien de plus aisé, votre amitié, le cœur de Lucile, et votre approbation à notre mariage.

D'HERCOURT, *à sa fille.*

Qu'en penses-tu, Lucile ?

D'HERCOURT, *à Corsange.*

Je te la donne.

CORSANGE.

Et moi, je la reçois. Allons, mon cher oncle, plus de tristesse, demain vous payez votre dette; je n'ai plus d'argent à la vérité, mais nous travaillerons, si vous avez perdu vos rentes, vous aurez un fils qui va s'occuper désormais à vous faire oublier vos chagrins.

VAUDEVILLE.

D'HERCOURT.

AIR : *Ça fait moins de mal que de plaisir.*

Espérons un temps plus propice,
Jouissons d'un peu de repos.
Sous le régne de la justice,
Nous allons voir finir nos maux. bis.
De plus heureuses destinées,
Doivent filer notre avenir.
(Car en vérité)
Nous avons eu dans huit années,
Bien plus de mal, que de plaisir.

CORSANGE, *au Public.*

L'auteur a besoin de courage,
Si la critique est dans ces lieux.
Sur les défauts de son ouvrages,
Daignez ne pas ouvrir les yeux. bis.
Si la piece marche à merveille,
S'il voit ses couplets réussir,
Certain bruit frappant son oreille,
Lui f'ra moins d'mal que d'plaisir.

FIN.